

Le Comité de la Comédie Française a refusé ton *Germanicus*. — Page 197, col. 3.

puisqu'e bientôt le succès de ma tragédie allait nous faire rouler sur l'or.

Enfin je l'achevai cette tragédie, et moins de cinq mois après l'avoir commencée, tant j'avais mis d'ardeur à ce travail, dont ma destinée tout entière me semblait dépendre. Ce fut un beau moment pour moi que celui où j'écrivais : *la toile tombe* ; que celui où, près du feu le soir, je m'appêtais à lire à Victor ce chef-d'œuvre, avant de le porter à des juges plus sévères que lui. Souvent il m'avait demandé quelques vers, quelques scènes ; je m'y étais toujours refusé. Je ne voulais pas lui faire connaître mon ouvrage par lambeaux, nuire à l'effet général, en un mot déflorer mon succès. J'allais donc jouir à la fois de toute sa surprise et de tout son enthousiasme. Un verre d'eau près de moi, je commençai. Victor me prêtait cette attention de cœur à laquelle pourrait échapper un défaut sans doute, mais jamais une beauté. L'intérêt le plus affectueux se peignait dans ses regards, suspendus, pour ainsi dire, à mes lèvres ; et pourtant l'expression de sa figure ne tarda pas à m'alarmer. Plus je lisais, plus je le trouvais froid. Entre les actes, il me faisait quelques critiques, il me donnait quelques éloges : il était évident qu'il ne voulait pas me décourager, qu'il attendait, qu'il attendait toujours. Je ne le vis pas éprouver un seul moment d'enthousiasme. Moi-même, je me glaçais ; je ne retrouvais plus rien de ce que j'avais cru mettre dans mon ouvrage. Victor ! passionné de tout ce qui était beau, de tout ce qui était vrai ! Victor écoutait sans un seul transport mon *Germanicus* ! La pièce était jugée pour moi. Je me fis le plus grand effort pour arriver jusqu'à la fin.

— Eh bien ? dis-je quand j'eus terminé ; et j'attachai mes regards sur ce pauvre ami, dont la mine faisait vraiment peine.

— Eh bien ! répondit Victor, les vers sont bien faits, très-bien faits : il n'y a rien à critiquer dans le style. La tragédie est conduite dans toutes les règles de l'art. Je veux mourir si je sais ce qui manque ; mais il manque quelque chose.

— Du talent ? dis-je.

— Non, non. Il y a du talent dans la charpente de l'ouvrage ; on voit que tu as appris le métier à force d'avoir lu les maîtres. Il y a du talent dans plusieurs scènes, et pourtant...

— Tu es resté froid ?

— C'est vrai.

Je lui pris la main. — Ton sifflet n'est pas aigu, Victor, lui dis-je ; je le conçois.

— Sur ma parole, dit-il, je verrais jouer cette tragédie sans en connaître l'auteur, que je ne la sifflerais pas, à moins que je n'eusse de l'humeur ce jour-là. Mais tu sais que je suis très-difficile. D'ailleurs, vois-tu, Raoul, on n'a qu'une manière d'aimer son ami, c'est à la manière dont on s'aime soi-même. Je mendierais mon pain avant d'augmenter le nombre des auteurs médiocres. Tu me verras donner des leçons toute ma vie plutôt que de poser sur les pupitres d'un orchestre un œuvre privée de génie.

— Et le génie ne se montre point dans mon ouvrage ?

— Je ne le pense pas, dit-il d'une voix altérée en saisissant ma main qu'il pressa dans les siennes.

Je le regardai ; une larme tombait sur sa joue, car il venait de remplir un devoir bien rigoureux ; il souffrait.

— Tiens, lui dis-je ; et prenant ma pièce, je la jetai dans le feu.

— Ne fais pas cela, ne fais pas cela ! s'écria-t-il tout en sauvant le rouleau des flammes. Je puis me tromper, Raoul, je suis un musicien ; je ne suis pas un littérateur. Il faut consulter, il faut voir ; moi-même je veux la relire à tête reposée.

— Mais si tu reçois la même impression, jure-moi de me le dire.

— En doutes-tu ? répondit-il. Pendant que tu lisais, je croyais d'abord pouvoir te cacher ma pensée, te ménager, me ménager moi-même ; car il m'a fallu du courage, beaucoup de courage, Raoul, pour te faire un si grand chagrin, pour te

ravir tant d'espérances. Mais que serait devenue notre amitié ? qu'aurais-tu pensé de moi, si *Germanicus* n'avait pas eu de succès ?

— Et si la nouvelle de sa chute avait été jusqu'à Camille ! m'écriai-je ; si j'étais devenu la risée de cet exécrationnable Dumesnil, de madame de Ferrières.

J'étais réellement bien plus amoureux que je n'étais poète ; car cette effrayante supposition étouffa les derniers soupirs de mon amour-propre ; elle acheva de me faire voir dans Victor un ange gardien, qui me sauvait de l'abîme où j'allais me plonger. Je le suppliai de relire la pièce, sans aucun envie de la trouver meilleure, avec méfiance, avec toute la sévérité imaginable, et de ne m'en plus dire un mot d'ici là.

Pendant plus d'une semaine, en effet, nous évitâmes entre nous tout ce qui pouvait avoir rapport à mon malheureux *Germanicus*. Je commençais même à m'étonner un peu que Victor différât si longtemps un examen auquel j'avais attaché mon dernier espoir, quand une après-dînée nous allâmes nous promener au Luxembourg, par une belle gelée. Nous marchions vite ; Victor gardait le silence depuis plus d'un quart d'heure, ce qui lui arrivait si rarement, que je finis par lui demander s'il avait quelque chagrin.

— Oui, dit-il en s'arrêtant, j'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre. Le comité de la Comédie Française a refusé ce matin ton *Germanicus*.

— Et tu m'as nommé ? m'écriai-je.

— Non, vraiment. J'ai porté la pièce à Larive, que je connais, en le priant de la lire à ses camarades, et je lui ai laissé croire que j'en étais l'auteur. Je ne t'aurais fait connaître que si les comédiens l'avaient reçue ; car si tu veux écrire d'autres ouvrages, autant vaut-il que ce refus reste ignoré.

— Ainsi, tu passes pour l'auteur d'une pièce que tu trouves mauvaise ? dis-je, sensiblement touché de ce trait d'amitié.

— Que veux-tu qu'il en résulte pour mes